

Benoit Jutras, Nicole Brossard, Christiane Frenette

Rachel Leclerc

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2008). Compte rendu de [Benoit Jutras, Nicole Brossard, Christiane Frenette]. *Lettres québécoises*, (131), 47–48.

☆☆☆☆ 1/2

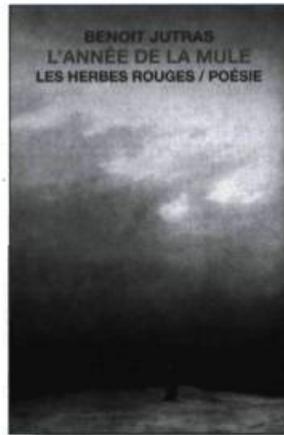
Benoît Jutras, *L'année de la mule*,
Montréal, Les Herbes rouges, 2007, 120 p., 14,95 \$.

Le parapluie et la machine à coudre

Reste debout et jure n'importe quoi, ce sera vrai. (p. 12)

Attention patience. Pousse au bord du précipice ta petite charrette, ton berceau. Les mots te feront des joues à pleine hauteur. Ceillères s'abstenir : touffes de sens, poète à l'œuvre, lucide plus-plus.

Commençons au début. Quatre saisons, roulement de tambours. Surtout, on trouve le *tu revisité*, qui loge l'éloge et accueille le programme du maître zen. Sobrement se dire à soi-même quoi faire, c'est la survie : la main au potager, à la recherche de l'équilibre. Ici on voit tellement. Et là, c'est très personnel. C'est un secret. Le petit bâtard, l'enfançon du *je*. Avatar à l'horizon.



Expliquer ? Ouf complications. Le *tu* comme exercice de renforcement du moi : ne pas rester pollen. Mais il faut savoir d'où l'on vient. Avant de tomber là, dans le vide. Alors les amis, devoir pour ce soir. Lire les précurseurs de l'autoutoïement poétique. Chacun sa manière, rétorquerait Beaulieu Michel. On ne peut pas dire que l'élève battra le maître au Cas (au Conseil d'Admonestation du Soi). Sans danger, le vieux-grand tiendra la main du jeune-grand et ensemble ils marcheront sur les chers-petits. Sans compter que l'Union veille au carré des fous, où les membres fondateurs ont préséance. Les imitateurs du 400^e en prennent une verrue au ceruciel. Cela étant dit.

Encerclement capital de la deuxième personne, donc, et j'insiste. Prière de noter, car il y a l'impératif en prime. Le commandant, le grand Je a sorti la cravache. Fais ci, fais ça. Printemps, été, automne, hiver, à chaque saison sa corvée de lucidité. L'ancêtre en a la berlue, la couette se gonfle comme voile anglaise à l'assaut des côtes. Retour du primitif, l'effet hop du miroir. « On t'a dit que cela avait un nom : l'art des cavernes. » (p. 19) Maille-maille.

Peut-être pas. Ne perdons pas de vue la longue liste aux herbes. Charron, Des Roches, Labine, Renaud et dis-m'en plus. Sitôt que l'écurie nourrit son cheval, ce n'est pas pire que l'oie du Nord. Ici, ça souffle où ça se peut pas, ça te retrousse la jupe que les brebis se gèlent à la dépense.

« Habille-toi d'averses. Mords un enfant. » (p. 75) « Range tes mots dans tes graisses. » (p. 57) N'oublie jamais le précepte. Construis ton programme, fuis l'isolement mais sans choisir tes alliés : donne-donne, donne sans compter. Entendez ça, révolution. Il faut croire au talent, sinon c'est la métastase. Écrire, c'est tailler la frousse en confettis. « La peur des vieux coule sous ma peau. » (p. 65) C'est comme



BENOÎT JUTRAS

l'amour de Dieu : on l'aime ou on est aimé de Lui, à la fin ?

De toute manière, il y aura toujours du pas-clair, et avec ça des cons qui passeront pour de redoutables stratèges, voir CV de Bush. Et ça fesse dans la tombe, lucide et pas benoît du tout, lib-lib. N'est-ce pas la définition, l'essence même ? Ça trouvé jeune, sans oublier le reste, sacrement.

La retraite du fou. « Tu t'enrubanneras d'algues et d'heures lasses qui vieilliront comme des cris entre tes côtes. » (p. 85) Dernière leçon : « Quand tu seras grand. Être ton cou. Les fleurs ne voient pas tout. » (p. 82) Et si c'est obscur, regarde les étoiles.

☆☆☆☆

Nicole Brossard, *Après les mots*, Trois-Rivières/Esch-Alzette,
Écrits des Forges/Éditions Phi, 2007, 78 p., 10 \$.

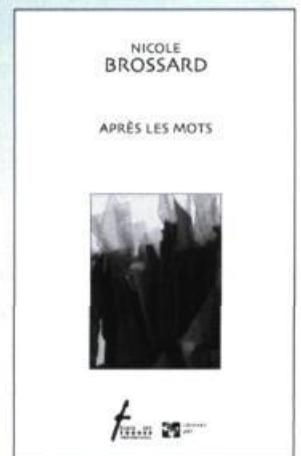
Manger les mots par la racine

Ailleurs, c'est quand ? Demain, c'est où ?

Après les mots. Le seul titre nous fait imaginer une aube salvatrice, une fin de cataclysme ou encore l'épuisement d'une rencontre physique tout autant que langagière — tant il est truisme de dire que, chez Brossard, le corps, en ce qu'il a de plus tangible, n'est jamais loin de l'énoncé poétique.

Ainsi va le premier poème : « Après les mots / la nuit fait semblant de nuit / personne ne tremble d'avoir été / enfant en amour d'aube et de lumière. » (p. 9) Dès l'ouverture se dessine également une singulière nostalgie de l'autre, du *nous* plus précisément. C'est le propre de l'amour que de nous ricocher ainsi sur le cœur.

Mais voici, nous n'y sommes pas du tout : après les mots, c'est le sentiment accru de la vieillesse, le chemin des petits-pas et surtout la fin de l'action, le constat d'une impuissance, et bientôt la mort. « Tu ne pourras plus dire je sais je ne sais pas je veux un monde meilleur, tes doigts tourneront des pages inexistantes. » (p. 18) Nicole Brossard et l'art de dire. On voudrait d'un coup être vieille. Et cette



errance urbaine, à l'écoute de petites choses qui sont finalement bien grandes.

*Tu iras l'asseoir aux terrasses
multiplier dans ta tête des bruits de ville
et d'assiettes
il y aura des fontaines et des mendiants
autour
des chiens, tout ça couché comme au
temps de la peste
dans une grande toile du Titien. (p. 19)*



NICOLE BROSSARD

Après, ce qu'il reste à faire, c'est s'exercer au jeu du dictionnaire. Appelons ce jeu « manger les mots par la racine », qui aide à passer les heures de contrainte et le devoir de composition.

*matin midi je peux mélanger
métro mosquée marmelade
les meilleurs moments de malheur
maintenant j'ai massacre en moi de mélancolie
mille mythes et meute de majuscules. (p. 49)*

C'est le vertigineux futur, celui d'après les mots, qu'elle investit d'un œil lucide et d'une voix de matin comme attrapée au vol au-dessus des jardins. Temps de la cécité cependant, lieu de l'inconnaissance, le futur est une chose devant laquelle on passe en se croyant malin : jamais la baguette du sourcier ne saurait affirmer de quoi seront faits nos lendemains. Alors ce n'est qu'un jeu, ce n'est que poésie, et c'est cela qui peut devenir sujet d'un livre après en avoir écrit tant. Après les mots, quand « tu t'entasseras dans une autre espèce » (p. 33). Une autre espèce de matière, autrement nourricière.

Et finalement nous accompagnons son regard, qui embrasse le monde et le frappe, jusque dans son quotidien, du sceau de l'étrange et qui ramasse le cri de la femme sans fusil avec le cri d'un plaisir fou. Tout est étrange, comme quand elle se réveille et qu'elle ne sait plus qui elle est, ni qui tu es, ni même où elle alla en s'endormant, en jouissant peut-être. « Le nombre des morts mon amour c'est étrange / deux femmes qui s'aiment dans l'angle / du plaisir fou c'est étrange le plaisir. » (p. 72)

Oui, le plaisir, certainement le plus étrange de tous les pactes conclus entre deux chairs.

☆☆☆ 1/2
Christiane Frenette, *Territoires occupés*, Québec,
Le lézard amoureux, 2007, 90 p., 14,95 \$.

Tous les damnés de la terre



CHRISTIANE FRENETTE

*Je raconterai
dans mes livres
ce que je vois
chaque soir à 22 heures. (p. 10)*

Qu'il s'agisse de la mort tragique de Marie Trintignant et de l'emprisonnement de son compagnon, ce « poète en résidence » que des colocataires d'infortune saluent avec respect dans des corridors glauques, qu'il s'agisse de Radovan Karadzic, psychiatre, poète du dimanche et assassin, de ses victimes jetant leurs maléfices du fond des charniers, ou encore de cette pauvre folle qui croit protéger son enfant en l'asoyant dans la machine à laver avant de sortir chercher des cigarettes au dépanneur, tout, pour Christiane Frenette, est matière à réfléchir sur les tenants et aboutissants du seul fait de partager notre séjour terrestre avec une humanité plus ou moins proche.



Rester sur place, comme une vigie, et dresser l'inventaire des grands et petits drames de l'espèce.

« Qui, mieux qu'un lézard amoureux / Peut dire les secrets terrestres ? ». Voilà les beaux vers de René Char qui président à chaque publication de cet éditeur de Québec.

Christiane Frenette s'adonne, elle, par l'énoncé simple d'une poésie délivrée des métaphores, au déchiffrement patient mais têtue d'un autre secret, d'un autre mystère, celui des actes barbares commis dans l'aveuglement de nos passions débridées.

Après quelques poèmes consacrés à sa propre affirmation dans le monde — « Quand j'aurai fini de grandir, / je serai un paysage » (p. 9) —, cela devient le projet d'un livre généreux, entièrement consacré à l'autre par le biais du fait divers ou de l'horreur génocidaire. Il s'agit moins de voyager assise dans son salon que de lier son destin au devenir de ceux qui se sont enfoncés un jour et qui espèrent, mais que la distance rend inatteignables.

*Je ne voyage jamais
que les yeux rivés
à l'écran.
[...]*

À la lecture de *Territoires occupés*, un goût de métal nous vient souvent à la gorge, car les mots de Frenette refusent de n'être que des poèmes, ils repoussent constamment la tentation d'un discours abstrait ou de la confusion lyrique, ces épaisses brumes dans lesquelles elle aurait pu installer confortablement les coupables, les mettant ainsi sur la voie de la réhabilitation. L'auteure ne leur accorde pas la moindre parcelle d'empathie, il me semble en tout cas, et l'on sent parfaitement le devoir de constat et de mémoire qui sous-tend son entreprise.

Un beau livre sombre, qui affirme la dangereuse fragilité des humains et qui rappelle peut-être, en filigrane, que chacun de nous pourrait très bien, un soir au petit écran, être celui ou celle qu'un poète dévisagera d'un œil incrédule et furieux.

Nouvelle orthographe

Concernant un reproche que j'ai adressé dans la dernière livraison à la maison Perce-Neige au sujet de sa pauvreté en accents circonflexes : du fond de mon arrière-province, je jure que je n'ai pas pensé à la nouvelle orthographe. Ma remarque dans l'article consacré à Jean-Philippe Raïche n'était donc pas un refus de cette révolution-là. Mes excuses à l'ami S.P. Thibodeau. Me revenait sûrement le goût d'un vieux maître, pour qui naître est une brûlure autant qu'un apparaître. (R.L.)